

Quelque part sur le front, décembre 1915 : lieutenant Adrien,
111e régiment d'infanterie d'Antibes, 15e corps d'armée,
29e division d'infanterie, 57e brigade.

Ma chère Amélie,

Voici bientôt 17 mois que je suis parti. Parti en fanfare avec notre bon 111e régiment d'infanterie d'Antibes, de la caserne Gazan vers la gare et quitté notre bonne ville, pour cette terre de France, au nord, là-bas, où le ciel semble toujours plus lourd et porte tout le malheur des hommes, où le brouillard nous enveloppe, où la boue des tranchées nous piège dès que l'on fait un faux pas, où ce froid nous transit. Où est ce bon soleil d'Antibes qui venait réchauffer nos hivers ?

En ce mois de décembre, à l'approche de Noël, dans un moment de calme, pendant que ma section vaque aux besoins de l'instant, sous l'œil suspicieux de « Raminagrobis », notre adjudant de compagnie qui veille sournoisement à la moindre atteinte à la discipline, mais que l'on peut amadouer avec un coup de pinard, je pense très fort à vous trois.

C'est dans ces moments, quand la nuit nous enveloppe, que je pense à vous et que je sens le poids de votre absence. Mais vite, je me reprends, c'est pour vous que je suis là-haut, c'est pour la France, pour que le Boche ne vienne pas vous dévorer.

Ce matin, entre deux duels d'artillerie, le vaguemestre, tout couvert de boue, est venu me tendre ta lettre que j'espérais tant. J'y réponds dans la foulée, car je souhaite qu'elle puisse vous arriver pour Noël.

Tu me donnes des nouvelles de notre cousin André Maurel de Périgueux, qui est maintenant prisonnier dans un camp allemand. Ses parents lui envoient des colis et tu me dis qu'il ne veut que du tabac, car c'est là-bas la monnaie d'échange. Il se serre la ceinture, car même les patates leur sont comptées. Il rêve d'un bon coup de pinard au lieu du schnaps. Je le comprends.

Ici, le front est silencieux le soir, car, dans la journée, c'est un incessant duel d'artillerie entre notre bon 75 et le 177 ennemi. Parfois, l'artillerie lourde s'en mêle. Ce n'est jamais pour nous, mais pour l'arrière, il y en a pour tout le monde. Alors à l'impact, le blanc manteau de neige se crève, se soulève, éclate, retombe et se couvre de toutes les horreurs de la guerre. Le temps n'est qu'attente et il faut tuer le temps : observation discrète du camp d'en face, chasse aux poux, l'assaut heureusement est très rare, mais pas pour les poux et les rats qui payent le prix fort.

Le soir, les hommes parlent peu, bas, chuchotant, chacun cherche un peu de solitude, en ce mois de décembre, et de recueillement pour rêver, rêver à la vie d'avant, quand avant c'était la vie, la seule qu'on aime, celle auprès de sa femme, de sa famille, de ses enfants, de son pays.

Mais les beaux jours reviendront, Amélie, et nous retournerons, bientôt, tous ensemble lancer des cailloux dans les eaux du Fort Carré, nous promener sur les remparts, écouter les concerts de cigales dans notre jardin et rire des galéjades du voisin.

Dans notre cagna que l'on partage avec le capitaine, nos poilus ont fait une crèche de bric et de broc, plutôt de broc. Il ne manque rien et, évidemment, Guillaume II, l'infâme Kaiser est l'âne gris.

Il faut bien qu'il serve à quelque chose.

Toi aussi, si ce n'est déjà fait, tu vas réaliser la crèche avec Léon et Eugénie que j'embrasse très fort. Vous irez à la messe de minuit à la cathédrale, priez pour nous et saluez le curé de ma part.

Et puis, avec les délicieux mendians que tu sais si bien préparer, après avoir dégusté une fougasse, les enfants qui ont été très sages découvriront leurs cadeaux dont tu m'as parlé : un cheval à bascule pour Léon et une maison de poupée pour Eugénie. Tu diras tout de même à Léon de prendre de bonnes résolutions et d'arrêter de tirer la queue de la chatte.

Je vous embrasse tendrement tous les trois, et, malgré la distance qui nous sépare, verrons nous peut-être, au matin de Noël, comme avant, notre reflet se mirer, comme avant, dans l'eau du port.

Je vous reviendrai, ce jour sera et tout reprendra sa place comme avant, car notre France doit rester la France et sortir en vainqueur de cette guerre, laquelle, j'en suis certain, sera la dernière, car les hommes en auront compris, au prix du sang, toute l'inutilité et la folie.

Bien tendrement à vous trois, sans oublier Grifouillette, notre chatte.

Adrien